

EXCELSIOR

9^e Année. — N° 2.936. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes. « Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON
 Pierre Lafitte, fondateur. 20, rue d'Enghien, Paris. — Téléphone : Gut. 02-73.

TOUTE PERSONNE QUI

le	aura vécu	et dont
3	17.085	ALBERT
DÉCEMBRE	JOURS	est le prénom
1918	EXACTEMENT	habituel

recevra à titre gracieux, un abonnement d'un an à EXCELSIOR et sera intéressée dans nos bénéfices de 1919.

A DÉTACHER ET À CONSERVER

LA COMMISSION D'ARMISTICE A SPA

Les délégués alliés et ennemis se réunissent à l'ancien G. Q. G. allemand.
 Les Allemands assistent à l'entrée de l'armée britannique dans la ville.

PHOTOGRAPHIES PRISES PAR L'ENVOYÉ SPÉCIAL D'“EXCELSIOR”



LE GÉNÉRAL SIR A. HEKINS SALUÉ PAR UNE SENTINELLE ALLEMANDE



LE GÉNÉRAL VON WINTERFELD SE REND A LA COMMISSION D'ARMISTICE



LES MEMBRES ALLIÉS DES SOUS-COMMISSIONS SORTANT DE L'EX-G. Q. G.



LES ALLEMANDS REGARDENT DÉFILER LES ANGLAIS QUI ENTRENT A SPA



LE GÉNÉRAL BRITANNIQUE KAVENAGH REÇOIT UN BOUQUET EN ARRIVANT
 La physionomie que présente actuellement Spa, physionomie qu'a fixée, dans ses détails les plus typiques, l'opérateur d'“Excelsior”, est unique et singulièrement significative. Des Allemands y sont demeurés pour contrôler avec les Alliés l'exécution des clauses



L'ENTRÉE TRIOMPHALE DE NOS ALLIÉS DANS LA GRANDE VILLE BELGE de l'armistice. Ce contrôle s'effectue au Grand Hôtel Britannique — qui a gardé son enseigne! — et qu'occupait, il y a quelques jours encore, le Grand Quartier Général allemand. Et, dans les rues, les soldats ennemis rendent les honneurs aux officiers alliés!...

LA LIBERTÉ DES CULTES LE PROBLÈME RELIGIEUX EN ALSACE-LORRAINE

M. Auguste Weber, président du Consistoire luthérien de Paris, demande que "l'époque de transition" soit facilitée dans les pays reconquis.

A la suite de l'enquête que nous avons publiée le 24 novembre dernier et qui enregistrerait, en toute indépendance et sans aucun commentaire, les opinions de trois Alsaciens : Mgr Herscher, le pasteur Pfender et le grand rabbin Israël Lévi, nous avons reçu la lettre suivante :

« Monsieur le rédacteur en chef, « Vous avez voulu de consulter les représentants de l'Eglise luthérienne. Or, en Alsace, les protestants luthériens (conférence d'Augsbourg) sont beaucoup plus nombreux que les réformés. On compte, en Alsace-Lorraine, 230.104 luthériens et seulement 87.261 réformés.

« Vous pourriez vous adresser à M. le pasteur Auguste Weber, président du Consistoire luthérien de Paris. Il est Alsacien. Il connaît dans tous les détails l'organisation de nos Eglises d'Alsace, et sera heureux de compléter les renseignements donnés par le représentant de l'Eglise réformée orthodoxe. »

CHEZ LE PASTEUR WEBER

Nous nous sommes empressés de réparer notre involontaire omission, et M. Auguste Weber nous a fait cette intéressante déclaration :

« Notre Eglise luthérienne d'Alsace est très importante. Elle ne compte pas moins de deux cent vingt pasteurs, dont quarante à peine sont venus d'outre-Rhin. De ces derniers, n'est-ce pas, vous ne me demandez pas de répondre. Mais vous pouvez constater, par ces chiffres, que l'Eglise luthérienne d'Alsace a réussi, à travers tant d'années, à garder son personnel alsacien. Et je suis persuadé qu'en traitant celui-ci avec bienveillance, avec patience, il nous sera facile de le faire nôtre, de tout cœur. Ne l'est-il pas déjà ?

« J'ai vécu à Strasbourg les heures qui précèdent la dernière guerre. Je sais l'âme d'Alsace : j'en suis, et tous alors nous étions heureux d'appartenir à la France. Mais l'Eglise, là-bas, est unie à l'Etat. Nous, nous avons été préparés de longue date. Eux, ne sont ni adaptés, ni préparés. Et, pour les préparer, il faut de la délicatesse de touche, de la conscience et de l'amour.

« Dans le passé, l'Eglise luthérienne d'Alsace comportait un certain nombre de « diocèses », soumis à six inspections. Il y avait, également, une inspection à Paris, et une à Montbéliard. Le Consistoire supérieur, analogue au Synode actuel, réunissait alors les représentants des huit inspections.

« Tel était l'organisme de jadis. Comment les choses s'arrangeront-elles désormais ? Il est à souhaiter que nous reprenions au plus tôt nos rapports avec l'Eglise luthérienne d'Alsace, mais il faudrait pour cela que nos organisations puissent s'harmoniser, et elles ne pourront le faire que lorsque nous saurons quelle est l'organisation de l'Eglise d'Alsace.

« Tous les efforts doivent s'appliquer, actuellement, à faciliter cette époque de transition et à la rendre aimable. Qu'on fasse toutes les concessions nécessaires ; qu'on autorise, pour un temps, les pasteurs à parler dans la langue allemande ; qu'on laisse les Alsaciens libres de parler leur patois, que dis-je, leur dialecte « alaman », auquel ils tiennent, et qui, d'ailleurs, a son histoire, sa littérature, son éloquence et ses savants. Je l'ai parlé toute ma vie, moi qui vous parle, et ce ne m'a point empêché de parler français. En un mot, que la République — ce ne lui sera point difficile — soit aussi libérale que le troisième Empire, et l'on peut être assuré que le patriotisme, qui n'a jamais disparu en Alsace, reflourira avec une vigueur nouvelle.

« Mais, pour vous, n'est-ce pas, rien ne vaut le document ? Tenez. « M. Auguste Weber nous a écrit une lettre. Il l'a reçue le matin même d'Alsace. Nous en avons retenu ce passage essentiel : « Nous ne pouvons pas vous dire tout ce que nous avons souffert pendant ces quatre années. Nous les avons vécues sous un régime de terreur... « Je vous l'assure : tous ces Allemands ont bien travaillé pour la France, et les plus tièdes parmi les Alsaciens sont devenus d'ardents patriotes...

« N'est-ce pas, nous dit, en manière de conclusion, le président du Consistoire luthérien de Paris, n'est-ce pas qu'il sera facile à la France de se faire aimer de l'Alsace ?... — HENRI SIMONI.

Le président Wilson s'embarquera aujourd'hui

WASHINGTON, 2 décembre. — Le président Wilson partira dans l'après-midi de vendredi, à bord du transport *George-Washington*, pour Brest, où il arrivera dans la nuit du 10 au 11 décembre.

Le transport a été entièrement repeint. Le président Wilson occupera l'appartement impérial face à l'appartement royal situé au milieu du bateau.

Une compagnie de fusiliers marins formera la garde d'honneur. L'équipage comporte mille officiers et hommes.

La plus puissante installation de télégraphie sans fil qui ait jamais été placée à bord d'un navire, dit-on, se trouve sur le *George-Washington*, de façon à permettre au président de rester constamment en contact avec la Maison-Blanche.

Le vapeur *Orizaba* est parti pour Brest. Il transporte cinq cents journalistes, ainsi que des photographes, qui prendront des clichés cinématographiques ; ils se rendent tous à Versailles.

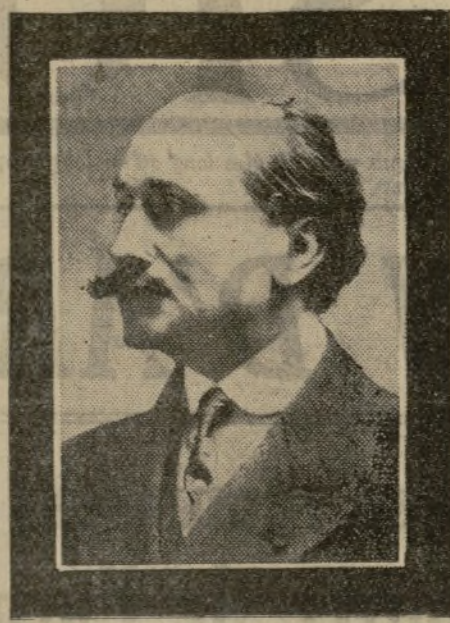
UN MESSAGE AU CONGRÈS

WASHINGTON, 2 décembre. — M. Wilson, dans son message au Congrès, expose les suggestions de paix qu'il pourrait soumettre à la Conférence de Paris.

M. Cummins, républicain, a présenté au Sénat une résolution demandant que quatre sénateurs républicains et quatre sénateurs démocrates aillent à Paris pendant la Conférence de paix, non pas comme délégués, mais comme représentants du Sénat.

EDMOND ROSTAND EST MORT

L'illustre poète a succombé hier à 1 heure et demie aux suites de la grippe, qui avait dégénéré en une pneumonie.



Mme Sarah Bernhardt, qui fut la Samaritaine, la Princesse Loïtaine et l'Aiglon, nous dit sa douleur et quel œuvre inédit laisse le dramaturge.

C'est à *Excelsior*, qu'il aimait, que l'auteur de *Cyrano*, de *l'Aiglon* et de *Chantecler* donna ses tout derniers poèmes.

Les Lettres françaises perdent un rare poète. Je pleure un ami, inconsolablement. Je ne garde que l'amère fièvre d'avoir été, aux heures de grande croyance de la vie de ce croyant, l'interprète de son génie si adorablement français. Edmond Rostand est mort ! La mort des poètes a quelque chose de particulièrement douloureux. Ce sont des lumières de la vie qui s'éteignent. Et chacun en est touché. Moi, je pleure et ne sais rien dire. Son œuvre immortelle, d'autres en parleront. Moi, en ce moment accablant, je ne me rappelle que sa bonté infinie, que sa douceur, que son inépuisable indulgence, que son âme exquise. Il avait toujours la main levée pour le beau geste. Et quel accent de jeunesse dans sa voix, quel ardent brasier d'enthousiasme, quelle flamme d'idéal dans son cœur ! Tout cela n'est plus ! Je pleure sur ces trésors perdus.

Jusqu'à la dernière minute, j'ai conservé de l'espoir. Je ne voulais pas penser que la mort viendrait interrompre et briser cette belle vie. Il y a quelques jours encore, il était auprès de moi, dans ma triste chambre de malade, et j'étais, moi, sous le charme de l'entendre. Il me disait ses projets. J'entends encore sa voix. Se peut-il qu'elle soit à jamais éteinte ? Je ne peux pas y croire. Il me parlait de cette noble pièce qu'il préparait : *La Marseillaise*. Car il se confiait à moi, sachant combien je l'aimais, et quelle était ma foi en son génie. Je n'avais à lutter que contre cette modestie si profonde et si vraie qui était la caractéristique de son âme délicate. Jamais, jamais je ne l'ai vu satisfait de ce qu'il avait écrit, et j'étais obligé de lui donner de l'assurance, en lui-même. Je pense, je sais, je suis sûr que l'on va trouver dans les cartons du magnifique poète disparu des poèmes, des pièces, des chefs-d'œuvre qu'il n'avait pas « osé » livrer au grand public.

Je les connais ces œuvres admirables, presque toutes achevées, où l'on retrouve les meilleures qualités de verve, de fantaisie et de lyrisme de l'auteur de la *Samaritaine*, de *Cyrano* et de *Chantecler*. Je les ai lues avec une émotion que j'ai conservée pieusement. C'est *la Maison sans miroir*, *Dou Juan*, *Faust*, qui contient des scènes splendides ; *Jeanne d'Arc*, d'autres encore. Il rêvait pour moi une pièce qu'il appelait : *L'Etoile*...

LE THÉÂTRE DE ROSTAND INCARNAIT L'IDÉAL DU PEUPLE FRANÇAIS

Edmond Rostand est mort... Il n'avait pas cinquante ans. Que pourrait-on ajouter qui ne soit déjà connu du public ? Car Rostand était plus que célèbre... Il était populaire. La foule l'envolait de son indistincte tendresse. Depuis *Cyrano*, elle l'avait adopté. Son histoire, ses légendes, sa fortune, sa famille, elle s'était avidement, amoureuxment documentée sur son dramaturge chéri. Pour elle, Rostand — celui de *Cyrano* et de *l'Aiglon* — était le théâtre fait homme, comme Hugo est la poésie, et Dumas père le roman.

Rien de plus juste, en somme ! Après quelques essais précoces, le jeune poète marseillais avait résolument travaillé pour le peuple. Avec une sagacité toute méridionale, avec aussi l'élan d'un cœur généreux, il avait répudié les idées dramatiques à la mode. Il avait carrément tourné le dos à ce théâtre morne comme un amphithéâtre de carabins où, devant un public ennuyé, des chirurgiens psychologiques s'évertuaient à disséquer des cas compliqués. Rappelez-vous : c'était l'horrible, le morne théâtre de la Défaite. La France, mutilée, qui doutait de son génie, se jetait éperdument dans la lourde pédagogie... Alors, la scène était une chaire de philosophie, de sociologie... à l'usage de quelques « privat docent » étrangers désireux d'éclairer un peuple somnolent... C'était

bien pis encore quand la pièce était de chez nous ! Que ne nous a-t-on pas fait avaler, sous couleur de naturalisme, de vérisme !

Dans cette pénombre sociologique, qui évoquait à la fois le prêche et l'école du soir, éclatent, un jour, les sonores fanfaronnades de *Cyrano*. Panaches, tie-tao des officiers-marchés, guerre en dentelles, sous la giboulée des balles et des épigrammes... Du coup, le peuple se retrouve enfin chez lui au théâtre, avec ses héros favoris, avec ceux qui, comme lui, sont vains, légers, frondeurs... mais braves, mais généreux, mais impossibles devant la mort : les Gascons de Montluçon, d'Artagnan, Porthos, le capitaine Fraasce... le polli, quoi !

En 1902, il avait été élu membre de l'Académie française.

Il succédait au vicomte Henri de Bornier, auteur de *la Fille de Roland*. Présenté par Jules Claretie et Paul Hervieu, il fut reçu par le vicomte de Vogüé.

Dans son discours, l'auteur de *Cyrano* donna cette définition du « panache » qui était toute sa manière : « Le panache n'est pas la grandeur, mais quelque chose qui s'ajoute à la grandeur, et qui bouge au-dessus d'elle. Le panache, c'est l'esprit de la bravoure. »

C'est, en même temps qu'un surprenant poète, — le mieux doué de tous depuis Hugo, — un homme fin, sensible et bon qui disparaît.

« C'est en même temps qu'un surprenant poète, — le mieux doué de tous depuis Hugo, — un homme fin, sensible et bon qui disparaît.

Cette foule enthousiaste n'avait-elle pas un peu délaissé, depuis le demi-succès de *Chantecler*, celui qu'elle avait élu son poète lauréat ? Enivré de gloire, Rostand ne s'était-il pas plutôt écarté lui-même des hommages importuns ? Car cet homme, si opiniâtre et si ingénieux quand il s'agissait d'une de ses pièces, était doux, discret et presque timide quand il s'agissait de lui-même. Depuis la guerre, il vivait très loin de tout et de tous. Mais il avait mobilisé sa muse expirante. Et ses dernières inspirations, parues ici même, furent consacrées, nos lecteurs s'en souviennent, à chanter et les fenêtres parisiennes, décorées de résilles de papier pour la Bertha... et l'arrivée des Américains, et enfin la *Marseillaise* captive à l'Arc de Triomphe.

La Marseillaise est décevante ! Le bon poète s'en va, comme *Cyrano*, dans la mélancolie crépusculaire du triomphe... Ces drapeaux qui tressaillent à toutes les fenêtres, cette rumeur de cloches, de canon, de *Te Deum*, de *Marseillaise*, de chansons populaires... elle a bercé dans son agonie le grand dramaturge populaire qui, bien avant la Revanche, sut faire passer sur notre scène déflourée le souffle de la Victoire.

Jean-Jacques BROUSSON.

L'ŒUVRE DU POÈTE

Edmond Rostand, qui de la grippe fatale vient d'enlever à l'admiration du monde, était né à Marseille le 1^{er} avril 1869. Sa licence en droit passée, il se voua tout entier à la poésie. A l'âge de vingt et un ans, en 1890, il publiait un volume de vers, les *Musardises*, d'une forme élégante et un peu précieuse. Quatre années plus tard, le nom du jeune poète figurait sur l'affiche de la Comédie-Française. Et ce fut une immédiate consécration. *Les Romanesques*, en effet, obtenaient, dans leurs trois actes, un succès considérable. Les œuvres, dès lors, se succèdent et, en même temps, les acclamations. C'est, en 1895, la Renaissance, avec Mme Sarah Bernhardt dans le rôle principal, la délicieuse *Princesse Loïtaine* ; en 1897, également à la Renaissance, et toujours avec Mme Sarah Bernhardt, c'est *la Samaritaine*, « évangile en trois tableaux », un de ses ouvrages les plus délicats et de la plus tendre inspiration. On applaudit tellement à la fin du troisième acte que Rostand dut se laisser amener sur la scène, où une ovation formidable l'accueillait ainsi que Sarah-la-Samaritaine. Et, pour elle, il écrivit un sonnet qui commençait par ce quatrain :

En ce temps sans beauté, seule encore à nous restes,
Sachant descendre, pâle, un grand escalier clair,
Cédant un bandeau, porter un lys, brandir un fer,
Rettre de l'Attitude et Princesse des Gestes !

Et puis, voici — encore en 1897 — le poète dramatique à l'apogée de sa gloire. La Porte-Saint-Martin, avec Coquelin en tête de la distribution, donne *Cyrano de Bergerac*. La verve, le mouvement, la vie, le battement des rimes, l'aisance de la phrase, l'éclat lumineux des mots menèrent cette œuvre à un succès que le théâtre poétique ne connaissait plus depuis les grands triomphes du romantisme.

Trois ans plus tard, en 1900, c'est *l'Aiglon*, avec Mme Sarah Bernhardt sous le costume émuant du duc de Reichstadt. Un grand sommeil intervient, interrompu seulement par de courts sursauts : *Un soir à Ernani* (1902) et *Les Mots* (1905).

Le grand réveil vient en 1910, avec *Chantecler*, écrit depuis 1904 et que, selon sa propre expression, Rostand voulait « laisser reposer ».

Coquelin devait être Chantecler comme il avait été *Cyrano*. La mort du grand comédien vint retarder encore l'apparition de l'œuvre du grand poète. Edmond Rostand chercha longtemps le protagoniste rêvé. Son choix, enfin, se fixa sur M. Lucien Guityry. Et on n'a pas oublié la sorte de frénésie

que provoqua dans le public l'apparition scénique de cette fable ironique, magistrale et ailée.

Depuis, il a donné des poèmes. Et les lecteurs d'*Excelsior* ont eu les derniers qu'il avait écrits l'admirable virtuose. Nous savons, ici, mieux que personne, le succès justifié qu'ils ont obtenu.

Edmond Rostand était commandeur de la Légion d'honneur.

En 1902, il avait été élu membre de l'Académie française.

Il succédait au vicomte Henri de Bornier, auteur de *la Fille de Roland*. Présenté par Jules Claretie et Paul Hervieu, il fut reçu par le vicomte de Vogüé.

Dans son discours, l'auteur de *Cyrano* donna cette définition du « panache » qui était toute sa manière : « Le panache n'est pas la grandeur, mais quelque chose qui s'ajoute à la grandeur, et qui bouge au-dessus d'elle. Le panache, c'est l'esprit de la bravoure. »

C'est, en même temps qu'un surprenant poète, — le mieux doué de tous depuis Hugo, — un homme fin, sensible et bon qui disparaît.

LES DERNIERS JOURS

Nous avons pu voir, cette nuit, dans l'un des appartements formant hôtel que le poète habitait avenue La Bourdonnais, un de ses amis intimes qui assista à ses derniers moments.

« Il a senti qu'il était touché à mort le jour où on lui a apporté le premier ballon d'oxygène. « Pourquoi m'avoir caché mon état ? » a-t-il demandé. En réalité, il avait eu comme le pressentiment de la fin en quittant, le mois dernier, ses magnifiques jardins d'Armainvilliers. En disant adieu au site qu'il avait fait transformer en une sorte de petit paradis basque, il n'avait pu dominer une véritable crise de larmes. Il souffrait alors d'une légère bronchite, mais il voulait être à Paris pour l'armistice, et il y arriva le jour même. C'est le 21 novembre, dans la nuit du mercredi au jeudi, que la grippe se déclara. La fièvre fut, tous les jours, très forte. Jusqu'à la fin il conserva cependant un calme parfait, et suivit les progrès de son mal avec une douloureuse lucidité.

« Il avait secrètement horreur de la réclame de la vedette, que le succès lui avait imposés. J'en ai eu tout à l'heure une nouvelle preuve, pour ainsi dire posthume, extrêmement touchante. De grands peintres ont voulu faire son esquisse sur son lit de mort. La famille a été consultée. Elle a répondu négativement : « Vivant, il n'aurait pas voulu ! » Il ne sera pas pris de moule pour la même raison. Avec des goûts raffinés de grand seigneur, on ne sait pas combien il était simple. Lorsqu'une alerte tenait Paris éveillé, il nous réunissait dans ce rez-de-chaussée par un appel téléphonique.

« Je crois qu'on est actuellement en train de procéder à l'ouverture du testament et de prendre des dispositions concernant les obsèques. Celles-ci seront probablement célébrées à Paris, mercredi, mais il est vraisemblable que la dépouille mortelle sera transportée à Marseille.

LES DERNIERS MOMENTS

Hier matin, une syncope fit prévoir l'issue fatale et imminente. A 11 h. 1/2, M. Edmond Rostand, qui, jusqu'alors, avait conservé toute sa lucidité, entra dans le coma, et, à une heure et demie, après une agonie sans douleur, la mort accomplissait son œuvre.

Au chevet de celui qui venait de s'éteindre, se tenaient la doctoresse Bourguignon, qui l'avait veillé toute la nuit ; Mme Edmond Rostand ; ses deux fils : Maurice et Jean ; sa sœur : Mme de Margerie ; son beau-frère : M. Manie, et son dévoué secrétaire : M. Louis Kabat.

A LA MAISON MORTUAIRE

La nouvelle de la mort se répandit aussitôt dans Paris, et de nombreuses personnes vinrent déposer leur tarte ou s'inscrire sur les registres mortuaires.

Une des premières cartes déposées fut celle de M. Raymond Poincaré.

Relévé parmi les autres noms : MM. Stephen Pichon, Jules Pains, Adrien Mithouard, Mme J. Garbériet et le colonel Riccardi Garbériet.

Comtesse Greffulhe, comte et comtesse de Rastay, Mme de Tinar, née princesse de Carman-Chiray ; baronne de Wissocq, vicomtesse Jean de Rastay, princesse Bassaraba de Brancovan, M. Boies G. de Tannenbergh, baron et baronne Edmond de Rothschild, comtesse de La Moineuse de La Roche-Beaucourt.

MM. René Douma, Emile Fabre, Pierre Wolf, Auguste Zamaïoff, Paul Germain, Maurice Bernhardt, Georges Sarvolé, Mme Adolphe Gézanne, M. Saint-Georges de Bouffier.

Mmes Régine, Pierre Decourcelle, Diane-Victorine Feydeau, Brissou, Lucie Dejarque-Mardou, Jane Catulle-Mendès.

POUR ENRAYER L'ANARCHIE

LES DEUX ÉPOUVANTAILS AGITÉS PAR M. EBERT

Le chef du Directoire de Berlin montre à l'Allemagne les périls du séparatisme et du bolchevisme. L'armée appuie le gouvernement.

C'est de plus en plus sur l'armée que s'appuie le gouvernement de Berlin pour résister aux extrémistes et au bolchevisme. Et il apparaît que l'armée, qui n'a pas perdu son esprit de discipline, est disposée à prêter main-forte au pouvoir pour faire respecter l'ordre.

Ebert a exposé de nouveau son programme gouvernemental devant une grande réunion organisée par le parti socialiste de Berlin. Il a mis ses auditeurs en garde contre l'anarchie politique, qui conduirait au séparatisme et à la destruction de l'unité nationale. Il leur a montré aussi comme un épouvantail l'exemple russe, qui enseigne que le bolchevisme n'engendre que la misère générale.

Si Ebert a trouvé de l'écho, c'est surtout dans l'armée. Les troupes qui reviennent du front n'arrivent nullement en désbande, et elles sont dévouées, comme en témoignent des manifestations concordantes et répétées, à soutenir la réorganisation du pays.

C'est ainsi que le conseil des soldats de la garnison de Berlin, réuni dans la salle des séances du Reichstag, a voté, à l'unanimité moins deux voix, un ordre du jour favorable au gouvernement Ebert-Haase. La 8^e armée, qui est sur le front de l'Est, a constitué une « division de fer » contre toute tentative qui serait faite pour introduire en Allemagne le système de Lénine et de Trotsky. Enfin, il vient de se former une « Ligue des sous-officiers » qui a déclaré se mettre à la disposition du gouvernement « à tout moment et dans n'importe quel but ».

Tels sont les éléments dont le pouvoir qui s'est constitué à Berlin peut disposer. Le coup de force dont parlait déjà Liebknecht, Rosa Luxembourg et le « groupe Spartacus », se heurterait, sans doute, aujourd'hui, à une sérieuse résistance s'il venait à être tenté. Mais on doit s'attendre aussi à voir Ebert et le Dr Soif relancer la tête vis-à-vis des Alliés si leur autorité se consolide.

ON RÉAPPREND LE FRANÇAIS DANS LA CAPITALE ALSACIENNE

(DE NOTRE CORRESPONDANT SPÉCIAL)
Strasbourg, décembre.

La veille de la visite du maréchal Foch, qui venait saluer Kléber avec le sabre même que le grand ancêtre avait tenu dans sa main, une modeste affiche avait été posée, tard dans la soirée. Sous la signature du maire, M. Petros, elle disait, la petite affiche :

Citoyens de Strasbourg, Le maréchal Foch viendra, le 27 novembre 1918, le parcourra (ici énumération des rues que devait suivre le maréchal). Là-dessus, il se rendra à l'hôtel du Gouvernement.

Citoyens de Strasbourg, Montrez-vous dignes de l'honneur de la visite du grand général qu'il vous fait en venant dans notre ville.

Balbutiement charmant d'un langage officiel encore inaccoutumé.

Songez donc que les moindres mots français, depuis près de cinquante ans, étaient tracés en Alsace comme des maléfices. Les petits Strasbourgeois qui disent instinctivement « bonjour » à nos soldats, en leur embrassant les mains, apprennent des mots d'argot dans les rues, mais s'appliquent à des devoirs plus classiques dès qu'ils sont retirés chez eux.

Dans les maisons d'Alsace, le plus grand souci est de réapprendre leur vraie langue aux petits. A la vérité, ils ont bien de l'étonnement ces petits !... Il y a moins d'un mois on leur défendait de prononcer un seul mot de français. A présent, on leur défend presque de dire un seul mot d'allemand. Que casse-tête !... La grande affaire, est de chanter à peu près correctement la *Marseillaise*. Du matin au soir, en costumes d'Alsaciennes, les petites se donnent mutuellement des leçons.

J'en ai entendu une qui, après avoir vu le maréchal Foch, et le bonnet un peu de travers d'avoir été prise dans la foule (elle a cinq ans) se mit à chanter la *Marseillaise*, en s'appliquant au meilleur français. Puis, elle ajouta en allemand, à part soi : « Es wäre nicht ein Gott, wenn die Franzosen waren nicht in Strasbourg gegangen. » (Il n'y aurait pas de Dieu, si les Français n'étaient pas venus à Strasbourg.)

Ca, c'est l'opinion des petites Alsaciennes à l'adresse du vieux Dieu allemand. Le maréchal Foch leur est apparu comme le représentant en chair et en os du Dieu des Français. Elles n'auraient plus peur, maintenant, quand elles entendront dire que l'ennemi manigance quelque chose à l'aise des 20.000 Allemands qui restent dans la ville. Cela se répète à voix basse. Ces 20.000 Allemands, on les rencontre, on les devine, renfrognés parmi les sourires. Leurs maisons n'ont pas de drapeaux ; ils en avaient mis plus que les autres, mais les Alsaciens les leur ont fait enlever, comme ils ont fait fermer, tous ces jour-ci, les maisons de commerce allemandes.

Mais, petites Alsaciennes, priez le Dieu des Français de se dépêcher de régler la question du change du mark et de démêler vite d'autres difficultés matérielles. Sinon vos parents seraient moins contents de lui que vous ! — HENRI HERTZ.

Le nouveau 4 0/0 coté pour la première fois

Parmi nos rentes, l'attention s'est portée sur la nouvelle Rente 4 0/0, qui s'est négociée hier pour la première fois à 71 francs, soit 0 fr. 20 au-dessus du prix d'émission. Le nouveau 4 0/0 a été coté 70,65. Le 5 0/0 valut 87,60, et le 3 0/0 62,90.

SITUATIONS

Brochure envoyée franco PIGIER, 53, rue de Rivoli, Paris

LES CONTES D'EXCELSIOR

UNE RENCONTRE EN FORÊT

PAR ANDRÉ REUZE

Près du plateau de laque encombré d'aiguilles d'or, de pots d'ivoire, de fourneaux de terre rouge et des nombreux objets qu'utilisent les fumeurs d'opium, un magazine anglais gisait. Wickins, qui en regardait la couverture illustrée, se prit à rire :

Voici encore une histoire ridicule sur les frangs-outangs voleurs de femmes. Quand je jervais au Cap j'ai causé avec des gens qui connaissaient bien les singes, et toujours il m'a été certifié que ces récits d'enlèvements sont faux.

Van Burg, qui se renversait sur les coussins en posant sa pipe de bambou et dont les lèvres filtraient encore un peu de fumée noire, dit avec brusquerie :

Non. Nous le regardâmes, étonnés, car d'habitude il ne se mêlait pas à nos conversations.

Soufflé par le grésillement de la drogue au-dessus des lampes, sa voix monta pleine d'amertume :

Une légende... Non, pas quand il s'agit de l'orang-outang dont le nom signifie "Homme de la forêt" en malais. Sa taille peut dépasser deux mètres, et c'est le quadrupède qui se rapproche le plus de nous. Je doutais comme vous... avant, et maintenant je sais.

Il y a cinq ans que je me trouvais en mission à Bornéo, en pleine forêt, entre Pontianak et Simpang. Tu t'en souviens, Strawberry, nous avions déjà fumé ensemble à cette époque, et tu te rappelles certainement aussi la troublante petite Javanaise qui m'accompagnait alors : Lang-Bali. Je l'aimais pour ses yeux noirs insondables, son teint de cuivre, ses chansons tristes.

Je traversais la jungle avec une faible escorte, recherchant si ces contrées étaient riches en gutta-percha. Mais cela importe peu.

Un matin, je rentrais au campement, quand un boy accourut tout effaré. Depuis plusieurs heures on cherchait Lang-Bali, disparue on ne savait comment.

Je lançai tout le monde dans la forêt. Nos recherches, nos appels furent vains, jusqu'au moment où je découvris sur la terre molle, au bord d'un ruisseau, les empreintes des deux pieds énormes, deux pieds d'orang-outang se perdant dans la brousse. Lang-Bali avait été enlevée.

La poursuite impossible, mon chagrin, ma rage musclée, et puis, au fil des jours, un plein grandissant, tenace comme la fièvre, en passe...

Trois années s'écoulaient. Je fis un long séjour en Europe, puis à Batavia, et, obsédé par le souvenir odieux, je me mis à fumer en brute.

Est-ce tout ? demanda ironiquement Wickins. Je ne vois là que des coïncidences. Cette petite a pu...

Mon histoire a une fin, coupa le Hollandais.

Et il reprit : Il y a deux ans je repartis de Banjer-Massing pour l'intérieur de Bornéo. Nous allions par petites étapes monotones. Dans l'ambiance de cette grande forêt écrasante je me sentais repris tout entier par ma tristesse. Je fumais. Le campement à peine installé, je sortais de leur étui mes trois pipes, qui ne sont pas belles, mais dans lesquelles plusieurs générations d'hommes ont aspiré la fumée qui console.

Un soir, tandis que mes boys erraient en forêt pour une corvée, je fumais ainsi sous ma tente. La chaleur m'avait assoupi, quant des froissements de feuillage me firent lever la tête. Je distinguai confusément plusieurs hommes dans la verdure. Ils me regardaient, immobiles. Je les pris d'abord pour des indigènes, et, brusquement bien réveillé, je vis... je vis une famille d'orang-outangs, six au moins, six de ces répugnantes bêtes qui, trois ans auparavant...

J'étais debout déjà, le fusil en mains, prêt à m'élaner, quand je compris la chose horrible ; au milieu des orangs-outangs immenses il y avait une autre bête, moins trapue, presque grêle, avec une longue chevelure noire et des yeux fixes, ah ! des yeux...

Ecoutez, je ne suis pas fou. Je vous jure que ce soir-là je n'avais pas fumé plus qu'à l'ordinaire. J'ai bien vu, c'était elle, Lang-Bali.

Et ce fut un vertige, une révolte de tout mon être. J'épaulai instinctivement mon arme, je fis feu...

Les singes s'étaient dispersés dans la forêt. A terre, un cadavre gisait. Ce n'était pas Lang-Bali.

Non, quand j'eus dompté mes nerfs, je ne vis à mes pieds que le corps monstrueux d'un orang-outang atteint en plein cœur.

Alors, je ne sais pas, c'est atroce. Ai-je été victime d'une hallucination, l'émotion a-t-elle fait dévier mon fusil ? Je ne sais pas, je ne sais plus, mais il ne faut pas nier comme cela, sans connaître. Nous ne savons rien.

Van Burg se tut. En terminant son récit, il avait façonné, d'une aiguille habile, une boulette d'opium sur le fourneau de sa pipe, et il se reprit à aspirer longuement la fumée noire, la fumée qui console.

André REUZE.

LA DOCUMENTATION SUR LA GUERRE

LA PLUS COMPLÈTE ET LA PLUS EXACTE AVEC TOUS LES NUMÉROS SPÉCIAUX parus pendant les hostilités

est fournie par la collection d'EXCELSIOR depuis août 1914. Quelques-unes peuvent encore être livrées. Demander conditions spéciales à nos bureaux.

ON DÉSIRE vendre piano STEINWAY demi-queue acoujou, état de neuf. Ecrire : J. A., 35 bis, rue Joffroy.

5 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

UN COMLOT IMPÉRIALISTE EST DÉCOUVERT A BERLIN

Parmi les auteurs figureraient le maréchal Mackensen, les généraux von Bœhn et von Arnim, et Krupp von Bohlen.

LONDRES, 2 décembre. — On télégraphie d'Amsterdam au Daily Express :

Un complot pour une prochaine restauration de l'empire et le retour du kaiser a été découvert à Berlin.

Le complot aurait eu comme auteurs le maréchal Mackensen, les généraux von Bœhn, von Arnim, et M. Krupp von Bohlen qui ont fourni les fonds.

Le maréchal Mackensen essaya de convaincre le maréchal Hindenburg de se joindre à lui, mais ce dernier refusa, en déclarant qu'il démissionnerait après la démobilisation complète.

Von Bulow et M. Michaelis avaient promis leur aide. De nombreuses arrestations ont été effectuées à Berlin et dans d'autres villes.

La journée des chefs de l'Entente à Londres

LONDRES, 2 décembre. — Ce matin, à White Hall, dans Downing Street, où se trouve l'hôtel du premier ministre, au moment où la conférence s'est réunie, il y a eu des scènes d'enthousiasme extraordinaires n'ayant de comparables que celles qui se sont produites le jour de la signature de l'armistice.

Une foule énorme se pressait pour assister à l'arrivée des illustres visiteurs et les saluer. La foule était si dense que la police montée a dû faire le service d'ordre.

La conférence s'est réunie peu après onze heures. M. Clemenceau, le maréchal Foch, MM. Orlando et Sonnino et les ministres britanniques arrivèrent, se suivant de près.

Quand le maréchal Foch arriva, la foule entourait complètement son automobile et fit une chaleureuse ovation au maréchal, chantant la Marseillaise.

La conférence a été reprise cet après-midi. Elle ne procède d'ailleurs qu'à des discussions et à des échanges de vues. Les décisions ne seront prises qu'après l'arrivée du président Wilson.

Les souverains belges arriveront jeudi

L'arrivée des souverains belges à Paris demeure fixée à après-demain jeudi. Elle aura lieu, à deux heures de l'après-midi, à la gare du Bois-de-Boulogne.

Seront présents : M. le président de la République, le président du Sénat, le président de la Chambre des députés, le président du conseil, le ministre des Affaires étrangères, etc.

A la Comédie-Française

La menace qu'avait lancée un groupement parisien de troubler la représentation de la Parisienne à la Comédie-Française n'a pas été mise à exécution. C'est dans le plus grand calme que s'est déroulé le spectacle.

A l'Académie des Sciences

L'Académie des Sciences a tenu, hier, sa séance publique annuelle, sous la présidence de M. Paul Painlevé, son président en exercice.

M. Painlevé a ouvert la séance par un discours, dont voici un passage :

Au début de cette séance solennelle, que nos pensées, toutes nos pensées, aillent donc à nos soldats, à nos marins, à leurs chefs ; ensemble, ils ont dépassé les limites de l'héroïsme et nos plus magnifiques espoirs. Grâce au génie du maréchal Foch, la stratégie française, rationnelle et bien coordonnée, prudente tant qu'il le faut, foudroyante dès que l'heure de l'attaque a sonné, a vaincu l'orgueilleuse et brutale stratégie allemande.

Le secrétaire perpétuel de l'Académie a ensuite donné lecture d'une notice fort intéressante sur la vie et les travaux de Déodat Dolomieu, membre de la section de minéralogie de la première classe de l'Institut national.

L'ALLEMAGNE A BESOIN AVANT TOUT DE LA PAIX

Cette déclaration a été faite par le commissaire du peuple Bahr devant les délégués du front.

BALE, 2 décembre. — Une information de Berlin annonce que le commissaire du peuple Bahr a fait au Congrès des délégués du front, réuni à Ems, les déclarations suivantes :

La situation de l'Allemagne est bien plus mauvaise qu'on ne le croit en général. Notre première tâche est de ramener les troupes de ce côté du Rhin ; la situation des troupes à l'est est désespérée ; on sait quel état d'esprit règne en Pologne, en Ukraine et en Finlande. On ignore comment il sera possible d'en ramener les troupes.

Au sujet de l'Alsace et de la Lorraine, M. Bahr a dit :

Je ne suis pas d'avis qu'on puisse d'ores et déjà les considérer comme devant devenir françaises.

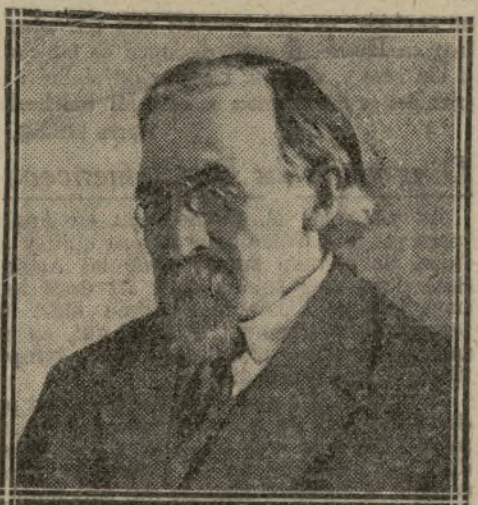
Il a ajouté :

L'Allemagne ne veut pas rompre l'armistice, elle est prête à accepter tout ce que l'Entente voudra. L'Entente n'a qu'à parler et à dicter ses volontés, nous sommes prêts à tout accepter parce que nous savons que rien ne saurait être si mauvais qu'un retard dans la question de la paix...

Finalement une résolution approuvant le gouvernement a été adoptée à l'unanimité.

La situation de M. Kurt Eisner

BALE, 2 décembre. — D'après la Gazette de Francfort, la situation de M. Kurt Eisner, en Bavière, serait des plus ébranlées.



M. KURT EISNER, président du Conseil de Bavière

On compte généralement qu'il sera contraint de se retirer d'ici peu.

Dans la Münchener Post, M. Förster déclare que, quand il accepta de représenter la Bavière en Suisse, il ne s'attendait pas à ce que M. Eisner s'engageât dans la voie qu'il suit actuellement, et qu'il condamne nettement.

Le même journal annonce que l'amiral Hintze a été rappelé au poste qu'il occupait au grand quartier général, comme représentant des Affaires étrangères.

Les socialistes brûlent les archives de l'Empire

BALE, 2 décembre. — A la séance du comité révolutionnaire de Berlin du 28 novembre, le délégué Molkenbuhr a dévoilé que l'office des Affaires étrangères avait détruit dans les archives de l'ancien gouvernement général de Bruxelles tout ce qui pouvait jeter le discrédit sur les actes de l'ancien gouvernement.

En outre, dès le 7 novembre, on détruisit dans les archives conservées à Berlin tout ce qui pouvait constituer une charge contre le gouvernement allemand.

Le sort du pays rhénan

BALE, 2 décembre. — Une dépêche de Berlin dit que le comité exécutif révolutionnaire de Berlin a reçu un rapport du délégué de Cologne qui affirme que les gros industriels de la région rhénane voulaient, par peur des impôts et du socialisme, livrer le pays du Rhin à la France et qu'ils avaient déjà, en 1916, négocié avec la France pour établir son protectorat sur les pays rhénans, l'Alsace, la Lorraine et l'Allemagne du Sud.

LES BOLCHEVIKS ONT VIOLÉ LA LÉGATION NORVÉGIENNE

Cette expédition à main armée avait pour objet d'enlever certains documents appartenant à la Suisse.

CHRISTIANIA, 2 décembre. — Peu avant la grève générale suédoise, le représentant de la Russie en Suisse fut expulsé pour s'y être immisqué, et M. Odier, ministre suisse, quitta la Russie.

La légation norvégienne se chargea des intérêts suisses en Russie, et les archives de la légation suisse furent gardées à la légation norvégienne sous le drapeau norvégien.

Afin de s'emparer de ces documents, les troupes bolcheviks ont attaqué la légation norvégienne, y sont entrées de force et ont saisi une partie des documents.

Une flotte bolchevik à Revel

STOCKHOLM, 2 décembre. — D'après les dernières nouvelles parvenues à Stockholm, dix navires de guerre russes sont arrivés devant Revel et s'approprièrent à débarquer des troupes bolcheviks dans la capitale esthonienne.

L'entrée à Liège des souverains belges

LIÈGE, 2 décembre. — Les souverains belges sont entrés à Liège au milieu des acclamations de la population. Ils étaient accompagnés des délégations française, britannique et américaine.

Le prince héritier a défilé à pied, en simple soldat, au premier rang des troupes.

Les Belges ont occupé Aix-la-Chapelle

BALE, 2 décembre. — Le Lokal Anzeiger annonce que les troupes belges sont entrées hier à Aix-la-Chapelle.

Les Américains à Trèves

Communiqué américain, 2 décembre (soir). — La 3^e armée américaine, continuant son avance en Allemagne, a atteint aujourd'hui la ligne générale Krewinkel-Metterich-Bitenich-Morscheid-Hirschfeldhof.

L'importante ville de Trèves a été occupée par nos troupes.

La plainte contre le kaiser

Le parquet général vient de recevoir de la Charpellerie la plainte en assassinat de Mme veuve Prieur contre Guillaume de Hohenzollern. Le procureur général va l'examiner, notamment au point de vue de la compétence.

NOUVELLES BRÈVES

La commission des Affaires extérieures de la Chambre a approuvé, dans sa réunion d'hier, le rapport de M. Franklin-Bouillon sur « le problème de la frontière française ».

Le lieutenant Jousselin a entendu, hier, M. Sapône, et interviewé M. Charles Humbert. Un décret remplace au profit des Alsaciens-Lorrains le système monétaire allemand par le système français au taux de 1,25 par mark.

On annonce, de New-York, l'arrivée du transport Mauretania ayant à bord un premier contingent de troupes rapatriées.

Un avion allemand, monté par deux civils, a atterri, hier après-midi, aux portes de Bâle.

CHEMIN DE FER DU NORD

La commission de réseau du Nord a l'honneur d'informer le public qu'à partir d'aujourd'hui un train posé circulant de jour, à l'aller et au retour, est rétabli entre Paris et Lille par Arras, Saint-Pol, Béthune.

Ce train suivra l'horaire ci-après : Aller à partir d'aujourd'hui. Retour à partir de demain.

Paris, dép. 7 h. 30 ; Arras, arr. 10 h. 50 ; Saint-Pol, arr. 12 h. 35 ; Béthune, arr. 13 h. 55 ; Lille (porte d'Arras), arr. 15 h. 15.

Lille (porte d'Arras), dép. 12 h. 15 ; Béthune, dép. 14 h. 35 ; Saint-Pol, dép. 15 h. 25 ; Arras, dép. 16 h. 25 ; Paris, arr. 20 h.

A cette mise en marche succédera, aussitôt que possible, celle de trains en correspondance à Arras vers Douai, Soissons, Valenciennes et Cambrai. L'ennemi a révisé, lors de sa retraite, un programme de destruction systématique de tous les ponts et même de toutes les voies d'une ampleur telle qu'il entraîne des travaux de rétablissement préalables considérables avant qu'il soit possible d'offrir aux voyageurs une circulation même réduite.

L'ARRIVÉE DES TROUPES AMÉRICAINES A LUXEMBOURG



C'EST DANS UNE VILLE FAVOISÉE AUX COULEURS ALLIÉES QUE LES AMEX ONT FAIT LEUR ENTREE

Le 21 novembre, les contingents américains ont commencé à traverser la ville de Luxembourg, et, le 22, le général Pershing rendait visite à la grande-duchesse. Il a adressé une proclamation aux habitants, qui leur garantit la discipline de ses troupes.

BEAUX-ARTS

LES IDÉES DU DÉCORATEUR LOUIS SÛE

Louis Sûe est peut-être, de nos décorateurs modernistes, l'homme qui aura apporté les solutions les meilleures. Je le prétends point qu'il soit le premier, surtout en date, car Sûe, âgé de quarante ans, ne saurait oublier que Benouville, Plumet, Majorelle, Gaillard, de Foure, furent ses aînés. Je prétends encore moins qu'il soit supérieur à ses confrères : Jallot, Follot, Gallery, Iribie, Nathan, Huillard, Ruhlmann, Francis Jourdain, dont les beaux efforts sont appréciés de tous. Mais, aujourd'hui en pleine maîtrise, il sait à merveille ce qu'il veut et peut faire.

Je fus hier chez Louis Sûe, et m'entretins avec lui de l'état de nos arts appliqués. Nous avions sous les yeux, en son cabinet, plusieurs ouvrages, tant de lui que de ses collaborateurs, car Sûe est un chef d'équipe, ou plutôt une manière de « maître de l'œuvre », ayant réuni une petite compagnie d'artisans qui travaillent, d'après une esthétique commune, sous sa fraternelle direction : Gustave Jaumes, André Mare, André Véra, Charles Stern, le verrier Marinot, auxquels se joindra à nouveau le ferronnier Richard Desvallières, quand la guerre sera finie.

Voici un grand bureau, déjà ancien, vu jadis au « Salon d'Automne » ; une petite chaise sobre et rustique, de Mare ; le canapé magnifique dessiné par Sûe et recouvert de tapisserie par Mme Gustave Jaumes ; ici, un paravent de Jaumes ; là, un fragment de papier de tenture, dû à Véra. Et, prenant pour exemple, à l'appui de sa démonstration, cet échantillon de décor mural où l'on sent la main d'un coloriste très fin, Sûe me dit : « J'estime qu'un décorateur ne doit pas être un spécialiste ; avant de construire un meuble ou de dessiner les arabesques d'une étoffe, il faut qu'il ait fait ses preuves en tant que peintre, sculpteur ou architecte... » — « La théorie de la vertu, chère aux Renaissances ? » —

« Oui, reprend Sûe, bien que les exemples d'un Verrochio ou d'un Léonard soient écrasants... Mais, en effet, il est essentiel que le décorateur possède, non pas de vagues notions, mais une connaissance approfondie d'autres techniques que celles du bois, du métal ou de la étoffe. C'est le cas de Jaumes, dont vous connaissez le talent nuancé de peintre ; le cas aussi d'André Mare, qui, avant de faire des guéridons ou des reliures, fut et demeure un peintre hardi. Et le cas de Véra. — « Et votre aussi, mon cher Sûe », ajoutai-je en désignant un portrait d'une rare force expressive et d'une exquise délicatesse, posé sur un chevalet. « En effet, me répondit mon artiste, avant d'être meublier, j'ai peint et peins encore. — « Et nous savons de vous de belles réalisations architecturales, témoin la villa de Mme Paquin, à Saint-Cloud. »

« Donc, reprit Sûe, être d'abord un artiste, sensible, et non un technicien spécialisé. Et puis se grouper. S'unir à plusieurs. S'entendre sur les directives librement consenties par l'association, bien connaître les « règles du jeu ». C'est le moyen viable d'aboutir à un résultat. Sinon, nous succomberons à cette folie de dispersion, d'individualisme, dont nos aînés ont pâti. Il ne s'agit pas de caporalisme, de discipline boche, mais de la mise en commun de nos efforts, à la française. Puisque mes camarades m'ont élu, j'assume de les guider, je prends mes responsabilités, et, un mètre à la main, je tâche de leur prouver mes dires. Ainsi, même en ce moment, où nous sommes séparés (Mare est soldat en Italie, et il y a un an, j'étais soldat en Orient), et y a dans nos travaux mieux qu'une affinité : disons une parenté de structure. Éloignés les uns des autres par la nécessité des temps, nous collaborons néanmoins, échangeons lettres, croquis, schémas. Chacun réfléchit de son côté. Et peut-être bien que le fait d'avoir, grâce à la guerre, échappé au surmenage et à la surproduction hâtive nous aura améliorés, mûris. On se repère sur soi-même : c'est, comme disait Puvion, « le travail d'entre les deux yeux ».

Et le cubisme, jetai-je, qu'en faites-vous ? — Le cubisme, répartit Sûe, m'intéresse vivement. Non qu'il s'agisse d'échouer des rébus indéchiffrables — cela a fait son temps. Mais si nous l'entendons comme une réaction contre les débâcles, les orgies de couleurs impressionnistes, comme une méthode, une discipline, un retour à la construction, à la géométrie, — base, n'est-il pas vrai, de toute architecture, — pourquoi ne prendrions-nous là-dedans ce qui doit nous servir ?

J'ai pensé que ces vues d'un décorateur sensible, savant et autoritaire pouvaient intéresser les lecteurs d'Excelsior, que les problèmes actuels de la décoration du home ne sauraient laisser indifférents.

Louis VAUXCELLES.

Bourse de Paris, 2 décembre 1918

Table with market data including sections for PARQUET, VILLE DE PARIS, VILLE DE LUXEMBOURG, BRÉSIL, and MARCHÉ EN BANQUE. It lists various securities and their prices.

En raison de l'arrivée de Leurs Majestés le roi et la reine des Belges, les Grands Magasins Dufayel, Palais de la Nouveauté, seront fermés le jeudi 5 courant, à partir de midi.

